

# Mon coin

Autor(en): **Debain, Léon**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1869)**

Heft 37

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180488>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## GRANDE RÉVOLUTION

OPÉRÉE EN PARFUMERIE

par le succès de la POMMADE MANDARINE

Paris, le 15 juillet 1869.

M

Après avoir longtemps nié l'évidence, la routine aux abois accepte enfin le fait accompli et s'associe ouvertement à la transformation industrielle entreprise, de longue main, par la **Parfumerie centrale**.

Malgré sa récente création, la POMMADE MANDARINE a déjà fait son *tour de France* et poursuit triomphalement son *tour du Monde* : — Le gland modeste est devenu un chêne altier, à l'ombre duquel naissent et meurent, chaque jour, des imitations éhontées, *usurpant sa forme et son titre*; mais le colosse a la vie dure et rien ne saurait arrêter désormais son immense développement.

**NON ; mille fois NON !!!**

Il n'est pas possible de trouver, ailleurs qu'à la **Parfumerie centrale**, la véritable POMMADE MANDARINE : — C'est une *spécialité* régulièrement *déposée* et dont la composition particulière est garantie par un *brevet* en bonne forme ; — c'est donc mieux qu'un *monopole* : C'est une *légitime propriété*, interdite aux contrefacteurs !

Mais la sécurité dans le succès n'exclut pas le devoir d'améliorer sans cesse, et, fidèle à ses principes de Progrès et de Mutualité, la **Parfumerie centrale**, dont le chiffre d'affaires a triplé rapidement, veut faire profiter sa clientèle des bénéfices obtenus par l'abaissement naturel de ses *frais généraux*. — Aussi, vient-elle offrir aujourd'hui sa POMMADE MANDARINE, au prix incroyable de :

**65 francs le MILLE**

Avec escompte et réfaction proportionnelle de transport.

Et cela, sans rien retirer à la qualité, ni à l'agencement heureux de l'article, qui demeurera ainsi le *meilleur marché*, le *mieux conditionné* et le *plus populaire* des produits de la Parfumerie moderne.

Dans l'espérance de vos ordres, veuillez agréer, M , mes salutations empressées,

**COTTANCE****Mon coin.**

Avec l'égoïsme d'un homme qui va faire deux cents lieues, je me précipite, dès l'ouverture des portes de la salle d'attente, pour m'emparer de l'un des coins du wagon. Derrière moi les voyageurs débouchent de tous côtés, courant, se heurtant les uns les autres.

Dans mon compartiment montent successivement : un prêtre, un monsieur à lunettes et une grosse dame. Chacun d'eux s'empare d'un des coins restés libres, et nous voilà installés, nous regardant de côté comme des gens qui ont l'intention formelle de ne pas faire connaissance. Il ne restait plus personne sur le quai, sauf une jeune femme qui regardait en courant dans tous les wagons.

— Dépêchez-vous, madame, le train va partir.

— Mais, monsieur, il n'y a pas de place !

— Ici, madame, en voilà.

Un employé lui désigna notre compartiment. La jeune femme accourut, regarda, hésita une seconde et sauta, légère comme une hirondelle.

— Un de ces messieurs aura bien la galanterie de vous céder son coin, fit le facétieux employé en fermant la porte.

— Butor ! est-ce que ces choses-là ont besoin d'être dites à des gens bien élevés ? grommela le monsieur aux lunettes, en se renfonçant dans sa place, comme s'il eût voulu s'y incruste.

Pendant ce temps, j'avais offert ma place qui fut acceptée avec un gracieux merci, et m'étais assis presque en face de la nouvelle venue.

Ce changement fut accompagné d'un énorme soupir poussé par le monsieur aux lunettes, qui me décocha par-dessus celles-ci un regard plein de majesté et de bienveillance qui me trouva parfaitement froid.

Nous roulâmes vers Strasbourg. Tout en m'installant de mon mieux, j'examinais mes voisins. A ma droite se trouvait le monsieur aux lunettes en train de se nouer un foulard rouge autour de la tête et de revêtir une espèce de robe de chambre à grands ramages lilas. A ma gauche la grosse dame, marquée de la petite vérole, le sang aux joues, ôta ses bottines et chaussait des pantoufles. Sur la banquette en face, à ma droite, le vieux prêtre, après s'être couvert d'une de ces petites calottes que portent les ecclésiastiques dans les églises, était déjà assoupi, sa tabatière dans une main, son mouchoir dans l'autre. Et enfin à ma gauche, pour me reposer la vue de tous ces masques, le frais et charmant visage de la jeune femme. Elle venait d'ôter son chapeau et de le placer dans le filet.

Le corps légèrement infléchi à droite et la tête inclinée sur l'épaule, elle se présentait à moi de trois quarts. Ses magnifiques cheveux noirs admirablement plantés, lissés et nattés, formaient un demi-cercle sur ses tempes veinées de petits sillons bleuâtres ; son front large, d'un blanc mat, faisait ressortir des sourcils noirs comme du jais qu'on eût juré dessinés au pinceau. Ses yeux clos montraient des cils longs et soyeux qui projetaient une ombre légère sur sa paupière inférieure. La bouche petite et mignonne avec des lèvres minces et rouges comme une grenade, légèrement entr'ouverte, me permit d'admirer des dents petites, bien rangées et d'une blancheur éblouissante. Son menton rond était orné d'une délicieuse petite fossette. Tout l'ensemble du visage, enfin, présentait un ovale des plus purs. Sa peau, un peu brune, portait ce duvet imperceptible de la pêche, et au milieu des joues s'étalait une teinte légèrement carminée.

Ici un violent soupir de ma voisine de gauche attira mon attention, et je ne pus m'empêcher de sourire à la vue de cette grosse figure rougeaude, et de comparer ces deux profils si peu comparables.

Je me hâtai de retourner à l'examen de ma charmante compagne de voyage, et j'aperçus, parmi les lignes pures et fines de son cou gracieux, un signe.... Oh ! l'adorable petit signe, un signe posé coquettement, comme une mouche, là, un peu au-dessous d'une oreille mignonne et délicate comme celle d'un enfant. Ses mains dégingandées, fines, longues, effilées, avec leurs ongles brillants, taillés elliptiquement, étaient nonchalamment posées sur ses genoux. Elle était ainsi jolie à croquer, et de plus cette enfant, dans cette pose abandonnée, pleine de grâce, respirait un tel parfum de candeur, d'innocence et de pureté que, quoique je fusse un jeune homme, il y avait quelque chose de fraternel, je dirai même plus, de presque paternel dans l'admiration qu'elle m'inspirait. Si j'avais eu une sœur, je l'aurais souhaitée ainsi.

De temps en temps je jetais un coup d'œil sur la campagne, puis sur mes voisins qui ronflaient comme des soufflets de forge, excepté ma jolie vis-à-vis dont la respiration calme et douce soulevait la poitrine d'une façon régulière et cadencée... Mais le petit signe, ce gremlin de petit signe, attirait toujours malgré moi mes regards, je voyais autour de petits cheveux follets échappés aux tresses serpenter sur son col blanc. Puis tout à coup :

— Commercy ! Commercy ! dix minutes d'arrêt ! Commercy !

Je descendis et ayant vu les grands yeux bleus de la jeune femme s'ouvrir, et elle-même se lever, je pensai qu'elle désirait descendre, et je lui tendis la main pour l'aider. Elle

posa sa main dans la mienne qui tremblait comme une feuille et sauta sur le sable du quai en me remerciant d'un gracieux sourire. Elle se mit à marcher à côté de moi. Je ne trouvais rien à lui dire. J'étais tellement ému que je voulais lui parler et... j'étranglais sans pouvoir prononcer un seul mot. Etais-je bête! bon Dieu! Etais-je bête! enfin!

Une longue ligne blanche se dessinait à l'horizon, un très petit nombre d'étoiles brillant encore au ciel nous annonçait l'arrivée du jour.

— Quel temps magnifique! dit enfin ma compagne voyant que je restais muet comme un poisson, nous allons avoir une journée superbe.

— Oui, magnifique, mademoi... superbe, mada... en effet, balbutiai-je après d'héroïques efforts.

Le sifflet retentit et nous remontâmes, ce qui me permit d'apercevoir un pied mignon digne de la main, digne de tout le reste. Nous trouvâmes nos compagnons de route se frottant les yeux, le visage bridé, pâli, les paupières cernées, bouffies par une nuit de mauvais sommeil; elle seule était aussi rose et aussi fraîche que si elle l'eût passée dans son lit.

Deux ou trois stations plus loin, un jeune homme frisé, pompadé, en veston court, un carreau dans l'œil, s'approcha de notre wagon et s'écria:

— Hé Georgina! descends donc! Qu'est-ce que tu fais-là?

Mon inconnue poussa un cri de joie, sauta sur la portière et descendit précipitamment en disant:

— Tiens! c'est toi, mon petit chien vert! Et moi qui disais hier à Henriette: je parie que ce daim d'Hector ne pensera pas à venir me chercher à la station!

Non! un pavé... que dis-je, un pavé? une montagne me tombant à l'improviste sur la tête ne m'aurait pas produit le même effet.

Mon coin!... mon enfant pure! ma vierge!

Le coup fut rude, et l'expression de mon visage le montra, car le monsieur aux lunettes laissa échapper un immense éclat de rire en me regardant d'un air qu'il essayait de rendre goguenard.

Vieux concombre, va!

C'est égal, franchement, j'aime encore mieux m'être trompé de cette façon-là, et cette aventure m'a fait faire le serment de toujours céder mon coin aux vieillards et aux dames seulement, bien entendu. Mais plus de rêves, plus de rêves, je vous le jure.

LÉON DEBAIN.

Le Valais est décidément encore le pays des sorciers, et les leçons que nos Confédérés reçoivent de temps en temps des habiles qui les exploitent ne les ont pas encore corrigés. Voici, pour preuve, une lettre envoyée par l'un d'eux à un libraire de notre ville, il y a deux ou trois jours:

..... le aout l'an 69.

Monsieur,

Je vien par la presente vous écrire sés deux mots de lettre ans desirant faire conaissance avec vous. Déga de long temps que jentant parles d'un livre nommés grand liber que se livre doit avoir plusieurs ar con dit qua vec se livre on pourai maimement par les le diable où bien faire transportes les vin dun pay à lautre ou bien aretteez les chamois, lon dit aussi du livre de la magie noire que lonpeux faire beaucoup de merveille, et beaucoup disent qui sont dés livres fabuleux, mais en fain si vous avez dés tel livres dans votre livrerie je vous prie de me faire savoir les pris, et si le veri table que lompuisse faire quelque choses de surnaturel et naturel je vous prie de menvoyer un petit secret de surnaturel dans votre reponse pour voir si jais la paines dans faire venir ouis ou nom en vous priant de me

faire une prompte reponse, resevés més cordialles salutations.

Jesui pour la vie votre dévoués serviteur

Voici mon à drèsse.....

Un commis d'exercice, sollicitant une exemption pour un des hommes de son contingent, à l'occasion du rassemblement de troupes qui a lieu actuellement à Bière, formulait ainsi sa demande:

« Le commis d'exercice du contingent de \*\*\* déclare que le nommé \*\*\*, de la compagnie... d'élite » étant tout seul avec son grand-père qui est très » malade dans ce moment; le commis d'exercice » prie Monsieur \*\*\* de bien vouloir avoir la bonté » d'exempter du camp le nommé \*\*\*.

» Il n'y a dans cette maison aucune femme quel- » conque qui puisse soigner son grand-père sinon » lui.

» \*\*\* le 11 août 1869.

(Signé) \* \* \*

En l'année 18... un singulier procès s'éleva entre le syndic du Mont et le pasteur de la paroisse. Le syndic avait porté plainte devant le juge de paix pour avoir été apostrophé du haut de la chaire. L'enquête terminée démontra tout simplement que le pasteur avait appris et récité un sermon de Bossuet, et que M. le syndic s'était humblement mis en lieu et place de Louis XIV, prenant pour lui ce que l'évêque de Meaux avait dit au grand roi.

La langue française est pleine de singularités.

Quand on dit d'un homme: *Il a fait parler de lui*: c'est un éloge.

Quand on dit d'une femme: *Elle a fait parler d'elle*: c'est un blâme.

Dans une leçon d'instruction civique à Lutry:

Le maître, venant d'expliquer ce que c'était que la souveraineté du peuple, passe à quelques questions pour s'assurer s'il a été clairement compris de ses élèves.

— Eh! bien, mon ami, fit-il à l'un deux, dans le canton de Vaud, qui est-ce qui est souverain?

— C'est monsieur Ruffy.

La livraison de *septembre* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants:

I. Les prisons de Jeanne, par M. *Alphonse Rivier*. — II. De l'origine de la domesticité des animaux, par M. *Roger de Guimps*, (Troisième et dernière partie.) — III. Jean-Jacques Rousseau au Val de Travers, par M. *Fritz Berthoud*. (Sixième et dernière partie.) — IV. La philosophie critique en France. I. M. Charles Renouvier, par M. *Ch. Secrétan*. — V. Le bresbytère de Nøddebø. Scènes de la vie rurale en Danemark, de *Henrik Scharling*. (Quatrième partie.) — VI. Variétés. — Deux touristes jurisconsultes, par M. *Eugène Rambert*. — VII. Chronique.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — L'Iliade d'Homère, commentée et expliquée par *Alexis Pierron*. — Paronymes français, par *Ch. Rollier*.

Bureau chez *Georges Bridel*, place de la Louve, à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUENQUD.